

Gabriela Meinardi

150. anniversaire de *Madame Bovary* de G. Flaubert: du roman sur rien

*Je crois que le roman ne fait que naître,
il attend son Homère (G. Flaubert)*

Une révolution dans les lettres

Madame Bovary a maintenant 150 ans. Accepté dès juillet, annoncé en août, ce roman commença de paraître en six livraisons dans la Revue de Paris du 1^{er} octobre au 15 décembre 1856. Puis Flaubert cèda les droits de publication en volume à Michel Lévy pour 800 francs. Le 30 avril 1857, lorsque le roman est paru en reliure verte, chez Lévy – c'était un moment solennel dans l'histoire de la prose française.

Madame Bovary fut le premier roman publié par Flaubert à l'âge de 35 ans et sa parution marque un tournant dans l'histoire littéraire. Le roman de Flaubert a tout de suite connu un certain succès du public, mais l'oeuvre était trop novatrice pour ne pas choquer. Dans son ouvrage sur *les Romanciers réalistes* (1881) Zola écrivit: 'Quand *Madame Bovary* parut, il y eut une révolution littéraire... Le code de l'art nouveau se trouvait écrit. *Madame Bovary* avait une netteté et une perfection qui en faisaient le roman type, le modèle définitif du genre'¹.

Ce roman, d'un auteur encore inconnu, suscita curiosité, étonnement et perplexité. Il provoqua même une sorte de scandale – le livre et son auteur furent poursuivis, dès la fin décembre 1856, pour atteinte aux bonnes mœurs et à la religion.

En 1884, quatre ans après la mort de Flaubert, Guy de Maupassant rappelait à son tour l'effet sidérant produit par *Madame Bovary*. Le livre représentait, indique-t-il, une nouveauté absolue dans l'art du roman. Devenu un mythe familier, *Madame Bovary* encourt le risque d'être réduit à quelques formules figées et trompeuses comme: 'un livre sur rien' ou '*Madame Bovary* c'est moi'.

Elle apporte une nouvelle vision de la réalité, elle était la grande oeuvre réaliste attendue qui fixait le genre dans sa conception plus moderne, bien différente de celle qui précédait Flaubert, telle qu'elle apparaissait dans les oeuvres de Balzac et de ses contemporains.

¹ *Madame Bovary-Flaubert* par Guy Riegert, Paris: Hatier, 1971, p. 18.

En 1850 le romantisme était épuisé et Balzac, Stendhal et Mérimée avaient donné le goût du réalisme sans le satisfaire pleinement. Ces trois grands écrivains en avaient plutôt éveillé le goût qu'ils n'en avaient rempli l'idée.

Flaubert est arrivé à nous donner un tableau juste, réaliste de l'humanité moyenne du XIX s. Il s'agit pourtant d'un roman prodigieusement vivant qui continue à inspirer les écrivains d'aujourd'hui de Mario Vargas à Pierre Michon.

A l'occasion du 150 anniversaire de sa parution essayons de rappeler quand et pourquoi Flaubert a entrepris son projet d'écrire ce roman, et comment il l'a réalisé pour avoir un tel succès.

En 1844 la maladie nerveuse (épileptique ou hystérique) dispense Flaubert de penser à ses études². En plus, la mort de son père, puis de sa sœur l'amène en 1846 à s'installer avec sa mère et sa nièce Caroline à Croisset, dans la propriété familiale. Il y restera jusqu'à sa mort, avec cependant de nombreux et longs séjours à Paris.

En 1846 Flaubert a rencontré la belle, Louise Colet – la 'Muse', qui devient sa maîtresse, la future confidente de ses tourments et de ses joies littéraires et sa principale 'correspondante' jusqu'à 1854, date de leur séparation définitive. À son retour en 1851, après quelques voyages en Egypte, à Constantinople, en Grèce et en Italie, Flaubert regagne Croisset et il se prépare à prendre une décision capitale pour son avenir littéraire: choisir le sujet de roman qui lui fera connaître sa 'mesure', sa valeur réelle. D'où l'importance de ces mois d'ultimes hésitations, entre juillet et septembre 1851.

Les trois sujets qu'il a définis sont proches par leur thème, mais ils proposent à l'imagination des époques, des lieux, des personnages principaux fort différents. En fin de compte Flaubert aurait opté pour le 'roman flamand' et moderne. Mais l'héroïne de son premier roman, conçue à l'origine comme une jeune fille flamande et mystique, s'était métamorphosée en quelques mois en une petite bourgeoise adulte de Normandie.

Dans une lettre du 30 mars 1857 à Melle Leroyer de Chantepie il déclare à propos de *Madame Bovary*: 'L'idée première que j'avais eue était d'en faire une vierge, vivant au milieu de la province, vieillissant dans le chagrin et arrivant ainsi aux derniers états du mysticisme et de la passion rêvée'³.

Le premier roman de 'l'homme-plume'

D'août à septembre, il rédige une série de scénarios détaillés de son futur roman et le 20 septembre 1851 en commence la rédaction: 'J'ai commencé hier au soir mon roman. J'entrevois maintenant difficultés de style qui m'épouvantent. Ce n'est pas une

² Gustave Flaubert commença d'abord ses études de médecine, puis voyagea... R. Descharmes, R. Dumesnil, *Autour de Flaubert*, Paris: Mercure de France, 1917, p. 100.

³ C. Digeon, *Flaubert*, Paris: Hatier, 1970, coll. Connaissance des Lettres, p. 60.

petite affaire que d'être simple ...' – écrit-il à Louise Colet ce jour-là⁴. Les premiers cinq jours il n'écrivit qu'une page. Au printemps de l'année suivante, il pense qu'il le terminera de l'année qui suit, mais la rédaction de *Madame Bovary* fut beaucoup plus longue que Flaubert l'avait prévue. Elle lui fut aussi très pénible et elle dura jusqu'en mars 1856 ponctuée de découragements. Dans ce labeur nouveau de la prose, Flaubert se conçoit comme définitivement écrivain. 'Ce que je fais aujourd'hui, je le ferai demain, je l'ai fait hier. J'ai été le même homme il y a dix ans. Il s'est trouvé que mon organisme est un système [...] Je suis un homme plume. Je sens par elle, à cause d'elle, par rapport à elle et beaucoup plus avec elle' (à Louise Colet, le 31 janvier 1852)⁵.

En 1857, dans l'édition de *Madame Bovary* chez l'éditeur Michel Lévy en deux volumes, la plupart des passages supprimés dans la Revue de Paris sont rétablis. Dans cette édition son roman est dédié à Maître Sénard, alors que l'édition de la Revue de Paris avait pour unique dédicataire Louis Bouilhet. Ce roman présente aussi l'originalité d'avoir deux dédicataires. Les quinze mille volumes du premier tirage en 1857 sont aussitôt vendus, deux autres tirages suivent la même année. En 1873, le roman sera publié chez Charpentier – l'édition définitive accompagnée des pièces du procès.

La mise au point définitive du manuscrit est longue. Flaubert apporte de nombreuses corrections jusque sur la copie préparée pour l'éditeur: c'est sur cette copie que Flaubert modifie la première phrase du roman pour introduire le célèbre et très commenté 'Nous étions à l'Étude, quand le proviseur entra...'

Les manuscrits disent bien tout le labeur de Flaubert. Il existe toute une succession de scénarios, puis un premier jet couvrant près de 1800 feuilles recto verso (il écrivit le premier brouillon sur un seul côté, le remania, et écrivit au verso); puis, après consultation avec son ami Bouilhet, il produisit un manuscrit définitif, qu'il remania considérablement encore.

Des scènes importantes, telles que par exemple la journée des comices agricoles, au cours de laquelle Rodolphe séduit Emma, furent inlassablement réécrites, parfois même jusqu'à 7 fois⁶.

La précision quasiment scientifique de Flaubert était réservée à d'autres choses et en particulier aux descriptions cliniques d'anomalies médicales, aux soins donnés aux maladies, et à l'empoisonnement d'Emma Bovary. Plus tard, il raconta à des amis qu'il avait si bien le goût d'arsenic dans la bouche, qu'il avait vomi son dîner en écrivant la scène de l'empoisonnement d'Emma Bovary⁷.

Le manuscrit définitif, c'est-à-dire le texte de Flaubert au moment de la remise à un copiste dont la tâche était de produire une copie propre pour l'imprimeur, consis-

⁴ *Correspondance, II (Juillet 1851 – décembre 1858)*, Paris: Gallimard, 1973, coll. Bibliothèque de la Pléiade.

⁵ *Ibidem*.

⁶ H.R. Lottman, *Gustave Flaubert*, Paris: Fayard, 1990, p. 166.

⁷ *Ibidem*, p. 166.

tait en 470 pages folio (un seul côté) mesurant 350 mm sur 227⁸. Et lorsque le copiste eût fini, Flaubert s'attaqua une nouvelle fois au manuscrit, barrant des phrases, des paragraphes entiers, et ajoutant un mot ici ou là. 'Il pioche toujours, s'indigne, se demène, se désespère, jure, crie, et fait de belles choses...', rapporta Louis Bouilhet à Louise Colet après avoir observé le maître et l'œuvre⁹. Bouilhet estimait parfois que son ami était vraiment trop méticuleux.

La méthode de Flaubert

La genèse du roman a très tôt, puis constamment, sollicité l'intérêt. Les brouillons de Flaubert sont apparus comme le texte du travail de l'œuvre, ils devinrent leçons de style et offrent le récit visible, sur la page, de l'invention d'une prose narrative nouvelle. Le texte publié de Flaubert y est amplifié par de longs segments de ses états antérieurs, texte 'monstre', assurément, mais qui donne à lire les différentes strates du travail de Flaubert, et de très nombreux passages que l'on peut regretter de ne plus trouver dans le texte publié en 1856.

Madame Bovary était une expérience et, en écrivant, Flaubert se privait volontairement de ses instincts lyriques. Et pourtant certains persistent à attribuer à la maladie la méthode de Flaubert.

Le premier à l'affirmer fut son camarade Maxime Du Camp, à qui l'on ne peut pas toujours se fier. Flaubert dans sa jeunesse écrivait rapidement; et la lenteur de l'écriture, le besoin constant de se relire peuvent s'expliquer par son affection nerveuse. L'essentiel des traits caractéristiques que nous connaissons de Flaubert comme auteur aussi bien que comme être humain, fut expliqué par son épilepsie: la lecture à voix haute, la violence, les excès et même son hypersensibilité, sa misanthropie, son dégoût de la vie moderne et surtout sa méthode d'écriture 'le halètement de son inspiration'. Comme tout épileptique, il a le souci du détail matériel très exact et très précis jusqu'à l'absurde.

D'autres autorités attribuèrent la méthode de Flaubert non à la maladie mais au traitement et en particulier à l'emploi du bromure pour calmer ses nerfs. D'innombrables thèses ont été avancées sur le thème de Flaubert et de la maladie.

Peut-être les écrivains pouvaient-ils seuls comprendre que Flaubert essayait d'être un meilleur écrivain, que les pages raturées ne représentaient pas les nuits pendant lesquelles il manquait de force. Ce sont justement des pages où il s'absorbait entièrement, où il se perdait pour tout œil humain (les mots de Franz Kafka)¹⁰.

Certains spécialistes considèrent que les épileptiques tiennent leur journal avec un soin maniaque, en fait – d'après eux – le douloureux effort d'écriture que s'imposait Flaubert pourrait bien être la volonté délibérée de refouler un style hypergraphique.

⁸ Ibidem, p. 167.

⁹ M.C. Bancquard, *Lettres de Bouilhet*, p. 154.

¹⁰ H.R. Lottman, *Gustave Flaubert*, op. cit., p. 168.

Le travail du style

Flaubert croyait que ‘Le style c’est la vie, le sang même de la pensée’¹¹. Il existe pour lui une correspondance nécessaire entre la chose, le mot qui la désigne, émission de voix par laquelle on la nomme.

Pour Flaubert avoir un style, c’est à la fois donner l’idée d’une force personnelle à l’auteur et donner à cette idée une forme frappante, attractive et somptueuse. Pour lui, pas d’idée forte sans style fort. La vérité c’est bien, la beauté c’est encore mieux.

Aucun secret de l’art d’écriture n’est resté étranger à Flaubert. C’était chez lui une obsession et cette obsession était une torture. Il avait horreur du style facile, il se méfait du style naturel.

Surtout il voulait que sa prose fut soumise à un rythme caché, insaisissable au lecteur mais réel et sans aucune défaillance. Flaubert peut être considéré comme un styliste modèle. Il est toujours de haute valeur et très souvent il est proprement merveilleux.

Plus encore que le choix des mots et que l’invention des images, c’est la structure de la phrase qui a coûté à Flaubert beaucoup d’efforts; la phrase est en quelque sorte l’unité vivante de son style.

‘Dans ma pauvre vie, si plate et si tranquille, les phrases sont des aventures, et des métaphores. J’écris pour le seul plaisir d’écrire, pour moi seul, et sans aucune arrière-pensée d’argent ou de tapage il écrit dans sa lettre’¹².

Jour après jour, dans le temps qu’il se plaint: ‘C’est un accablement, c’est un pensum’¹³.

Le travail du style exige, dit Flaubert ‘un irrévocable adieu à la vie’¹⁴. Le style d’après lui est cette sorte de constatation du monde.

Mais qui constate dans *Madame Bovary*, qui parle? Rien. Personne: aucune voix ne vient. L’auteur n’est que silence.

C’est un style de tapis roulant, remarquait Proust. ‘Ce grand trottoir roulant que sont les pages de Flaubert, au défilement continue, monotone, morne, indéfini’¹⁵.

C’est peut-être à cela qu’on voulait aboutir: il n’y a pour Flaubert que poussière et vertige, et rien pour l’appuyer.

¹¹ M. Nadeau, *Gustave Flaubert écrivain*, Paris: Lettres Nouvelles, 1969, p. 148.

¹² R. Descharmes, R. Dumesnil, *Autour de Flaubert*, op. cit., p. 96.

¹³ R. Dumesnil, *Gustave Flaubert, l’homme et l’œuvre*, Paris: Desclée de Brouwer, 1947, p. 138.

¹⁴ A. de Lattre, *La bêtise d’Emma Bovary*, Paris: José Corti, 1980, p. 69.

¹⁵ M. Proust, *Contre Saint Beuve*, Paris: Gallimard, 1989, coll. Bibliothèque de la Pléiade, p. 587.

Sa mère lui a dit: ‘Tes phrases t’ont desséché le cœur. C’est que le cœur n’est plus au cœur: il est dans ces lacérations qui griffent le papier, où l’on croit sentir l’encre et qui sentent le sang’¹⁶.

Dans sa correspondance il dit lui-même: ‘Je suis harassé d’écrire ... Le style m’agite les nerfs horriblement, je me dépîte, je me ronge. Il y a des jours où j’en suis malade et où la nuit, j’en ai la fièvre. Plus je vais et plus je me trouve incapable de rendre l’idée’¹⁷.

‘L’auteur dans son œuvre doit être comme Dieu dans l’univers, présent partout et visible nulle part’ – avoue-t-il¹⁸. Le trait principal de son art est la confiance en la possibilité de la langue humaine de transmettre toute la vérité. L’écrivain capable de présenter des choses comme il les voit, n’a pas besoin de codifier ses principes, d’écrire suffit. La seule méthode digne de l’artiste, d’après Flaubert, c’est de voir les choses.

L’importance qu’il donne au style et à l’esthétique de ses œuvres nous permet de nommer ses procédés le réalisme de la forme ou moderne. Sa description est dynamique, épisodique mais documentaire. Le soin de la forme approche sa création de l’art byzantin.

Madame Bovary c’est qui?

Est-il vraiment dans son roman? ‘C’est livre n’est pas de mon sang, dit Flaubert, je ne l’ai porté dans mes entrailles’¹⁹. Flaubert n’a jamais écrit ‘*Madame Bovary*, c’est moi’, ni dans la Correspondance, ni dans le moindre carnet. Il s’agit d’un ‘ouï-dire’. Cette révélation est rendue publique par l’un des premiers spécialistes de son œuvre – René Deschames²⁰. Il lança son scoop dans son étude sur Flaubert:

Une personne qui a connu très intimement Mlle Amélie Bosquet, la correspondante de Flaubert, me racontait dernièrement que Mlle Bosquet ayant demandé au romancier d’où il avait tiré le personnage de Mme Bovary, il aurait répondu très nettement, et plusieurs fois répété: Mme Bovary, c’est moi! – D’après moi.

C’était l’une des vérités intimes que la sincérité détendue peut arracher d’un écrivain contre sa volonté.

¹⁶ *Correspondance, II*, op. cit.

¹⁷ *Correspondance, I (Janvier 1830 – Juin 1851)*, p. 475.

¹⁸ C. Gothot-Mersch, *La genèse de Madame Bovary*, Paris: J. Corti, 1966, p. 27.

¹⁹ G. Thibaudet, *Gustave Flaubert*, Paris: Fayard, 1941, p. 184.

²⁰ R. Deschames, *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées en 1857*, Paris: Ed. Ferroud, 1909.

En 1936, un autre biographe de Flaubert René Dumesnil²¹ fait état du caractère indiscutable de la formule que Flaubert aurait lui-même cherché à populariser: Flaubert, quand on le questionnait sur personnages, sur leur origine et sur la part de réalité qu'il avait mise dans ses oeuvres, aimait à répéter: 'Madame Bovary c'est moi'.

Cette réponse de Flaubert prouve quand même qu'un écrivain original ne peut écrire qu'avec sa vie. Il ne nous semble donc pas exagéré de chercher dans l'œuvre de Flaubert aussi des éléments d'une autobiographie: la période la plus instructive, la plus spontanée de son existence, les années de l'enfance et de sa jeunesse qui sont celles qui échappent le plus à l'empire de la volonté, mais qui ont plus d'importance pour la formation de l'esprit et qui se reflètent aussi bien dans *Madame Bovary* que dans d'autres œuvres de Flaubert.

Il survécut à peu près cinq ans dans son livre. L'histoire d'Emma se composa des aventures de sa propre âme.

***Madame Bovary* - mœurs de province**

Le roman de Flaubert – *Madame Bovary* – est également sous-titré 'Mœurs de province'. Mais il faut souligner, que la province de Flaubert n'a rien à voir avec la province balzacienne si ce n'est par contraste et par radicalisation. Flaubert déjà au début de la rédaction de son futur chef-d'œuvre a dit: 'J'ai peur de faire du Balzac chateaubrianisé'²². La phrase donne à penser. Chateaubriand l'a passionné et Balzac instruit. Le roman en prouve: la grande envolée lyrique de Chateaubriand est dominée et strictement tenue en respect par l'œil analytique de Balzac. Mais il voulait être nouveau, à leur exemple, malgré leur influence.

Tout cela est bien loin du 'roman flamand' que Flaubert voulait écrire, cette histoire d'une jeune fille qui meurt vierge et mystique. Il écrivit:

J'ai gardé de ce premier plan tout l'entourage (paysages et personnages assez noirs), la couleur enfin devait-il expliquer. Seulement pour rendre l'histoire plus compréhensible et plus amusante...j'ai inventé une héroïne plus humaine, une femme comme on en voit davantage²³.

Lorsqu'il écrivait *Madame Bovary* Flaubert a senti plus d'une fois le contraste entre le milieu où il vivait et celui où la fantaisie de sa pensée la faisait vivre. La haine violente et démonstrative qu'il professait enfant pour le collègue, il l'avait étendue

²¹ R. Dumesnil, *Gustave Flaubert*, op. cit., p. 167.

²² *Correspondance*, II (Juillet 1851 – Décembre 1858), op. cit.

²³ *Ibidem*.

à sa ville natale et il ne cessa guère jusqu'aux dernières années de sa vie, d'afficher en formules brutales, son dégoût de Rouen et son mépris des Rouennais.

Quand on lit *Madame Bovary*, toute pénétrée des souvenirs rouennais on ne peut s'empêcher de penser que la haine est aussi clairvoyante que l'amour.

Cette ville sur laquelle Flaubert attirait toutes les malédictions du ciel, parce qu'il y était né et qu'il y avait connu les mésaventures du génie qui se cherche, il en fait le décor privilégié de son premier roman. Rien ne prouve mieux à quel point la personnalité de Flaubert plus forte que sa volonté apparaît dans son œuvre que la persistance de ces impressions d'enfance et de jeunesse, que cette obsession du milieu dans lequel s'est formé son esprit.

Mais ce n'est pas sa personnalité qu'il veut imposer au monde, c'est son œuvre qu'il voudrait impersonnelle et sans lien visible avec lui, miroir où seul il peut contempler ses traits. Il a besoin du monde pour s'opposer à lui. Le monde est son objet, les autres sa préoccupation constante. Pour que *Madame Bovary* existe comme roman, il lui faut cette extériorité provinciale qui transforme le banal en événements. La province est avant tout une langue.

Ce qui manquait à sa nature, c'était l'intérêt pour les choses extérieures, pour les choses utiles. Il avait un mépris extrêmement facile pour ce qui était différent de lui. C'était l'artiste et non l'homme qui était orgueilleux en lui. Ce qu'il y eût de plus particulièrement douloureux dans son caractère, ce fût l'opposition entre son tempérament violent et sa timidité. Il était né timide et orgueilleux et l'on peut ramener tout son caractère à ces deux traits essentiels. Sa timidité ne fit en quelques sorte que renforcer et qu'exaspérer son orgueil.

Mais cette timidité eût aussi comme conséquence de l'obliger à renfermer en lui-même les élans d'imagination et les transports voluptueux. De même que la timidité de Flaubert a été un frein, en quelque sorte, pour ses passions impétueuses, de même sa bonté a empêché son orgueil de devenir de l'égoïsme et son mépris des hommes de se devenir indifférence ou méchanceté.

Il a toujours méprisé profondément la moyenne des hommes, il n'a jamais cru au perfectionnement moral de l'être humain. Il ne songeait nullement à la gloire, ni au gain.

Sa grande joie était de trouver quelque chose qu'il jugeait digne d'admiration.

Cette opposition de son caractère fut une des causes et sûrement un des éléments de son génie, mais elle assombrit sa vie, elle aigrit son caractère et aggrava son pessimisme.

***Madame Bovary* vu par une critique nouvelle**

Madame Bovary ne cesse d'attirer l'attention des lecteurs de notre temps. En France les auteurs du 'nouveau roman' voient en Flaubert un maître: l'un d'entre eux, Nathalie Sarraute, lui consacre un important essai en 1986 intitulé *Flaubert précurseur*²⁴.

²⁴ N. Sarraute, *Flaubert le précurseur*, Paris: Gallimard, 1986.

Les écrivains du monde entier considèrent *Madame Bovary* comme un chef-d'œuvre.

Barthes a constaté qu'avec Flaubert on en a fini avec la compréhension instrumentale de la littérature. C'est à partir de lui qu'il devient surtout question de la langue. C'est l'écriture qui devient pour Flaubert le seul intérêt possible, son ambition était de créer un roman sur rien, ce qu'il a bien réalisé dans *Madame Bovary* et ce qu'on a essayé de montrer dans cette courte étude. Son chef-d'œuvre – un roman sur rien survit depuis 150 ans!

Sa correspondance semblait à cet égard offrir un blanc-seing: 'Non monsieur, aucun modèle n'a posé devant moi. *Madame Bovary* est une pure invention. Tous les personnages de ce livre sont complètement imaginés, et Yonville-l'Abbye lui-même est un pays qui n'existe pas, ainsi que la Rieulle etc. à Monsieur Cailleteaux, 1857. Les dénégations de ce type sont nombreuses: '*Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire totalement inventée; je n'y rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence' ou encore 'Rien dans ce livre n'est tiré de moi [...] Tout est de tête'²⁵.

L'idéal de la prose tel que le conçoit Flaubert est un système organique qui prétend faire du vrai un effet de l'écriture: rapport constant du détail à l'ensemble, impersonnalité, immaterialité, immanente exactitude psychologique, chasse au stéréotype, densité, musicalité et rythme de la prose.

Jusqu'à Flaubert il n'y avait pas de roman d'une composition si excellente, d'une élaboration si parfaite des détails. L'histoire du style s'est enrichie d'une nouvelle carte'.

Vladimir Nabokov²⁶ considérait *Madame Bovary* comme 'le roman-clef' de la tradition moderne. L'explication la plus évidente serait que Flaubert fut le premier à célébrer l'art du roman, à faire du travail du romancier un art des plus difficiles – et un destin tragique: lutter pour faire des phrases, chercher le mot juste, aspirer à la perfection de la forme sans pouvoir jamais l'atteindre.

D'après de Percy Lubbock²⁷, cela tient au fait que *Madame Bovary* est un livre dans lequel le sujet est tout à fait limité et défini, de sorte qu'on peut considérer son traitement avec notre attention. Ce sujet serait Emma Bovary elle-même: 'Le livre est le portrait d'une femme étourdie aux inclinations romantiques, prise dans de menus circonstances prosaïques'. Emma elle-même est 'petite et futile', incapable de soutenir l'intérêt du livre, et c'est cela qui fait du livre l'exemple suprême de l'art du romancier. C'est ainsi que Flaubert aurait réalisé son ambition de faire 'un livre sur rien'.

'Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sans rien, un livre sans attaché extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style'²⁸.

²⁵ *Correspondance, II (Juillet 1851 – Décembre 1858)*, op. cit.

²⁶ *Madame Bovary*, [in:] *Littératures I*, V. Nabokov, ED. Librairie Artheme Fayard, 1983.

²⁷ P. Lubbock, *The Craft of fiction*, New York: P. Smith, 1947.

²⁸ *Correspondance, II*, op. cit., p. 76.

Et pour pouvoir réaliser ce livre, il fallait qu'Emma soit 'rien'. Toute la valeur du livre vient alors non pas du sujet mais de l'art du romancier. Flaubert ne peut être l'artiste suprême que Emma n'est rien. Ce qui rend ce roman parfait, c'est l'insignifiance du personnage – tel est l'avis de James²⁹.

Récemment certains critiques ont changé d'avis. Les études féministes ont réhabilité un peu Emma: victime des circonstances plutôt que créature niaise, elle est quelqu'un à qui ne manquent ni l'imagination ni l'énergie, mais les possibilités d'action qu'ont les hommes.

De nos jours, Emma est devenue fascinante en elle-même, mais ceci pourrait être le sujet d'une autre étude.

Le roman de Flaubert, des Etats-Unis au Japon, en passant par la Russie, a été lu et admiré dans le monde entier, au fil de plusieurs traductions. C'est toujours une lecture fascinante et séductrice bien que le roman 'fête' cette année son 150. anniversaire.

Aujourd'hui *Madame Bovary* reste toujours le même roman, qu'il était ce jour de sa parution.

150. urodziny *Madame Bovary* G. Flauberta: powieści o niczym

W 2007 roku przypada 150. rocznica wydania pierwszej opublikowanej powieści Gustawa Flauberta – *Madame Bovary*. Jej ukazanie się w 1857 roku było przełomowym momentem w historii powieści nie tylko we Francji.

Artykuł ma na celu przypomnienie historii jej powstania: kiedy, dlaczego i w jaki sposób Flaubert tworzył swoje dzieło życia, które przyniosło mu tak wielki sukces. Jest też jedną z wielu prób odpowiedzi na pytanie, czy można znaleźć w tej powieści elementy autobiograficzne czy jest tylko „powieścią o niczym”, o jakiej marzył Flaubert. Konkluzja zawiera wybrane opinie niektórych krytyków, którzy z perspektywy czasu oceniają przełomowość dzieła Flauberta.

²⁹ *Gustave Flaubert*, [in:] *Du roman considéré comme un art de beaux arts* (1893), Henry James, Ed. Ch. Bourgois, 10/18, 1987.